





*La prophé-  
tie de  
Crishylann*

*Le réveil de  
Merlin*

# *Le retour d'Ar- thur*

*Roman fantasy*

Du même auteur

La Relique sacrée Livre I, *Le parchemin des Cagots*  
(Editions Assyelle) Roman historique  
*Prix 2013 du Roman historique attribué par La Renaissance*  
*Aquitaine*

La Relique sacrée Livre II, *La chambre d'Og*  
(Editions Assyelle) Thriller historique

La Relique sacrée Livre III, *Le dernier secret du Temple*  
(Editions Assyelle) Thriller historique

Gengis Khan, *Le dernier sanctuaire*  
(Editions Assyelle) Thriller

Opération Soleil noir  
(Editions Assyelle) Thriller

Du Rififi sur la Côte basque  
(Editions Terres de l'Ouest) Polar

Rappel sanglant sur l'Arbizon  
(Editions Terres de l'Ouest) Polar

Grabuge au Pays basque  
(Editions Terres de l'Ouest) Polar

Les Pirates et le code aztèque  
(Editions Terres de l'Ouest) Thriller

Philippe Pourxet

LA PROPHÉTIE  
DE  
CRISHYLANN



Abraxas

**© Abraxas 2023**

**ISBN : 9791041512126**

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle

**Conception couverture : © Habiba Pourxet**

*À Sébastien Marneur,  
homme généreux, courageux et drôle, parti  
trop tôt sur les terres de Tengri...*



## L

a première fois que Thomas découvrit le hameau, son cœur se déchira. Ces quelques maisons accrochées à la montagne lui parurent misérables, appartenant à un autre monde. Il ne comprenait pas ce qu'il faisait dans cet endroit perdu des Pyrénées. Il n'avait que treize ans et le poids qui pesait sur tout son corps lui devenait insupportable.

Les quelques maisons défilaient avec lenteur. Elles semblaient appartenir à une autre époque, à un temps oublié du progrès.

Une main froide se posa sur la sienne et le sortit de ses pensées. C'était celle de sa maman. Elle lui sourit. Ce sourire triste et plein de compassion lui rappela avec cruauté ses devoirs.

— Tout va bien se passer, mon chéri.

Comme ces mots résonnaient mal dans la tête de ce jeune garçon. Il ne les releva pas. Il n'était plus le temps des discussions, des révoltes stériles. Il ne répondit pas et serra plus fort ses

doigts sur ceux de sa mère. Sans doute prenait-il conscience à cet instant qu'il n'était plus tout à fait un enfant, qu'il devenait responsable de choses qui le dépassaient ? Le visage pâle et épuisé qui lui souriait le conforta amèrement dans cette idée. Il en voulait à cette maladie qui rongait son aimée, à ce « crabe », comme parfois la nommait avec colère son père.

En quittant l'appartement parisien de la famille, il lui avait déclaré, en le serrant fort dans ses bras, de bien s'occuper de sa maman, de prendre soin d'elle. Mais il n'avait que treize ans. Que pouvait faire de plus un enfant de treize ans que des docteurs, des professeurs de médecine ?

Comme pour se défaire du silence qui enveloppait la voiture, il se retourna et vit les dernières maisons du hameau s'éloigner en contrebas. Ils ne devaient plus tarder à arriver à présent, pensait-il.

Le taxi s'engagea dans un chemin de terre qui grimpait plus haut encore sur le flanc de la montagne. Il s'enroulait autour d'un bois et finit par s'étirer enfin vers une grande maison blanche. Le soleil de midi éclaboussait ses murs et les ardoises sombres de son toit pentu. La voilà donc sa future prison, se dit-il en un soupir qui n'échappa pas à sa mère. Elle serra encore plus fort la main de son fils. Voulait-elle le rassurer ? Ce ne fut pas suffisant pour calmer son cœur qui s'emballait. Il laissa échapper malgré lui :

— Dis, on va bientôt rentrer à Paris ?

— Oui, mon chéri, bientôt...

Comme cette promesse résonnait mal ! Elle plongea le petit garçon dans une tristesse qu'il ne connaissait pas. Il savait que les grandes vacances d'été débutaient à peine et qu'il lui fallait à partir de ce moment compter chacun des jours des deux prochains mois.

Un point noir sur le haut du toit attira son regard. Il se mêlait au soleil qui émergeait juste au-dessus de la maison. Il ne bou-

geait pas. Thomas ne le quittait pas du regard à travers les vitres du taxi. À quelques mètres de la porte, la forme sombre se fit oiseau au plumage luisant. Ses petits yeux le fixaient avec une intensité qui mit mal à l'aise le jeune garçon. Il se sentait captivé par cette curieuse apparition tant et si bien qu'il ne remarqua pas que son grand-père se tenait maintenant sous le balcon qui surplombait l'entrée principale de la maison.

La voiture finit sa course au ralenti et s'arrêta. Ce changement sortit Thomas de son observation quasi hypnotique de l'étrange oiseau noir.

— Va, mon chéri, va vite embrasser ton grand-père Jean.

C'était un homme de haute stature aux cheveux argentés. De petites rides cernaient ses yeux rieurs d'un bleu profond et son sourire, planté de dents blanches, s'ouvrait à travers une barbe mêlée elle aussi de fils d'argent.

Cette apparition encouragea Thomas à sortir du taxi et à s'avancer sans trop d'appréhension vers cet homme qu'il voyait pour la première fois. En s'approchant de lui, son grand-père lui parut plus grand encore, pas si âgé que cela. L'impression de sécurité qui émanait de toute sa personne l'encouragea à parler le premier :

— Bonjour, Grand-père, je suis Thomas... je...

Sans un mot, le vieil homme s'abaissa et prit dans ses bras le garçon qui ne savait que faire. Il le serra si fort qu'il crut étouffer sous son étreinte.

Un sentiment de bien-être l'envahit pourtant.

— Thomas, mon petit-fils, murmura le grand-père, d'une voix chaude.

— Dis, grand-père, quel est cet oiseau noir sur ton toit ?

Surpris par cette question, il reposa l'enfant à terre et s'avança au-delà du perron. Après quelques pas en arrière, il regarda l'oi-

seau toujours à sa place, sourit et secoua la tête de satisfaction. Il tenait Thomas par la main.

— C'est une corneille. Ça fait très longtemps que je n'en avais vu. Oui, une magnifique corneille.

À peine avait-il terminé sa phrase, que l'oiseau se dégaga du toit et s'envola vers le soleil. Bientôt, se confondant avec l'astre du matin, il disparut.

— Où va-t-elle, Grand-père ?

— Comme tu vois, elle rejoint le soleil. Viens, allons aider ta maman à descendre de l'auto.

La réponse du vieil homme surprit Thomas qui demeurait seul face au soleil à la recherche de la corneille. Il ne la vit plus.

— Ma Petite Fée, viens que je t'embrasse, il y a si longtemps.

La voix de son grand-père dans son dos fit se retourner le jeune garçon tout étonné. Sa maman se tenait appuyée contre son père, la tête posée sur sa poitrine, enlacée par ses puissants bras. Comme elle paraissait fragile et frêle en comparaison de cet homme si robuste ! En se rapprochant de ce curieux couple, Thomas demanda doucement à sa mère :

— Pourquoi t'appelle-t-il sa « Petite Fée » ?

— Il m'a toujours appelée comme ça.

— Ça *craint*...

— Thomas, sois gentil.

Grand-père fit mine de ne rien entendre, mais son sourire à peine masqué par sa barbe montra qu'il avait bien saisi.

Alors que le taxi reprenait sa route vers le bois, la petite famille rejoignit la maison. Le vieil homme portait à lui seul tous les bagages.

L'intérieur qui se dévoila, plongea Thomas dans une détresse qui finit de l'achever.

— Il n'y a pas de télé ?

— Non, fiston, pas de télé.

— Mais je n'ai même pas mon ordinateur et mes jeux, se lamenta Thomas. Et Internet, tu as Internet, grand-père ?

— Non plus, mais j'ai un vieux téléphone dans le buffet. Je ne sais pas s'il marche encore, je ne m'en sers jamais. En tout cas, je paye toujours les factures.

Le jeune garçon sentit monter en lui le désespoir. Que pouvait-il bien faire dans un endroit pareil ? Pas de télé, pas de jeux vidéo et pas d'Internet ! Cette maison était un vrai cauchemar. Son visage se figea au masque de la désillusion la plus profonde.

— Maman, je veux retourner à Paris.

Il sentit les larmes envahir ses yeux verts. Sa mère passa sa main dans ses cheveux noisette.

— Tu sais que c'est impossible. Ton père est trop pris par son travail. Il ne peut pas s'occuper de toi.

— Mais, je peux me débrouiller tout seul !

— Viens par ici, mon garçon, j'ai quelque chose à te montrer.

La voix de son grand-père le détourna avec difficulté du regard triste de sa mère.

Le vieil homme le prit par les épaules et l'amena vers la terrasse qui donnait sur le salon. Il poussa les larges fenêtres, ouvrit le bras avec satisfaction et lui montra le paysage qui se déroulait devant eux. Une vallée, cernée de vastes forêts, s'étendait au creux de montagnes majestueuses. Dans son fond, un torrent fait d'argent et d'écume déroulait son sillon.

— Peut-on rêver de plus beau terrain de jeux ?

— C'est *pourri* ! Il n'y a rien à faire ici, pas de cinéma, rien ! Je veux partir et retourner à Paris. Thomas se dégagea de son grand-père et retourna en pleurant à l'intérieur. Ce spectacle désola sa maman qui s'était assise dans un fauteuil près de la cheminée. Sans doute comprenait-elle le désarroi qui prenait

son fils. Depuis sa maladie, la vie de ce petit garçon avait beaucoup changé. Plus rien n'était tout à fait pareil dans son quotidien. Aujourd'hui, il se retrouvait dans une grande maison perdue dans les montagnes, sans aucun repère ni centre d'intérêt. Elle comprenait et en éprouvait beaucoup de peine et aussi une certaine culpabilité. Le grand-père regardait un peu en retrait ce spectacle : celui d'une mère triste de ne pouvoir entièrement assumer sa charge et un enfant trop jeune pour pouvoir appréhender avec justesse la situation.

— Thomas, j'ai quelque chose à te montrer, lança-t-il de sa voix puissante et affectueuse.

Le jeune garçon ne répondit pas à l'invitation, toujours muré dans sa colère. Sans renoncer, le vieil homme le prit par la main et le mena vers une porte qui se trouvait de l'autre côté du salon.

— Dis-moi, Thomas, aimes-tu lire ?

— Des BD, des mangas, oui.

— Et jamais de livres ?

— C'est trop long et ennuyeux. Quand je veux savoir quelque chose, je vais sur Internet.

— Entre, s'il te plaît.

Une fois la lumière allumée, le petit garçon découvrit une grande pièce aux murs recouverts de livres. Il y en avait des milliers.

— Tu les as tous lus ?

— Oui, et crois-moi, ils m'ont été bien utiles pendant tout ce temps de solitude.

Un livre en particulier attira le regard de Thomas. C'était un énorme volume à la couverture de cuir brun. Des lettres d'or se détachaient sur sa tranche. En se rapprochant, le jeune garçon

s'aperçut qu'il ne pouvait lire ces caractères ; ce n'était pas des lettres qu'il connaissait.

— Quel est ce livre, Grand-père ?

Le vieil homme sourit. C'est à peine s'il fut surpris par cette question.

— Celui-ci ? Il te plaît ?

— Il semble différent des autres.

— Il l'est, en effet.

— Quels sont ces signes ?

— Une très ancienne écriture, une écriture oubliée.

— Je peux l'ouvrir ?

— Sans doute.

Cette curieuse réponse. Thomas l'interpréta comme un oui. Sans attendre, il attrapa à deux mains le volumineux ouvrage. Avec peine et aussi respect, il le déposa sur la table qui prenait l'espace du centre de la pièce. La couverture de cuir tendu sur bois fut tournée d'un geste mesuré. Elle laissait se dévoiler une carte tracée à l'encre noire. Elle représentait une grande île avec des montagnes, des lacs, des forêts et des cavernes. On y voyait aussi de drôles de pierres dressées et aussi des châteaux fabuleux. Des mots, que Thomas ne pouvait déchiffrer, semblaient donner un nom à tous ces étranges endroits. Autour de cette île étrange figuraient, dans un océan en furie, d'autres îles plus petites. Une, en particulier, attira l'attention du jeune garçon. Un palais merveilleux s'y trouvait, émergeant d'une mer de brume.

— Quel est ce pays, Grand-père ?

Le vieil homme voulut répondre, mais sa mère intervint :

— Thomas, s'il te plaît, viens m'aider à défaire nos affaires.

— Mais, maman, je...

— Obéis, je t'en prie.

— Bien, j'arrive.

Avec regret, Thomas abandonna le livre ouvert sur cette curieuse carte qui le fascinait tant. Il aurait voulu tourner les pages et poser des questions, beaucoup de questions à son grand-père, mais il se devait aussi de céder à sa mère. Il l'avait promis à son père.

Il passa devant ses aînés et quitta la pièce sans un mot. Une fois seuls, le visage de sa maman se referma et son regard se plongea avec dureté dans celui de son père :

— Papa, je ne veux pas que tu lui montres ces choses. Elles n'apportent rien de bon.

— Je ne lui ai rien montré du tout, Hélène, c'est lui qui est allé vers lui et qui a posé ces questions.

— Débarrasse-toi de ce livre et oublie ce passé, je t'en prie.

— C'est tout ce qui me reste... Avec toi et à présent, Thomas.

— Alors, je te le demande, ne lui parle plus de ces choses.

— Bien, mais... Si tel était son destin ?

— Son destin, c'est de faire des études et de réussir sa vie, pas se perdre dans des folies de je ne sais quel Autre...

— Monde ?

— Oui... Écoute, papa, je t'aime beaucoup, mais...

— Je t'aime aussi beaucoup, ma Petite Fée.

Le vieil homme serra très fort sa fille et l'embrassa sur le front.

— J'ai si peur, laissa-t-elle échapper dans un souffle.

— Chut, tout va bien se passer.

\*

Le reste de la journée se passa pour Thomas à découvrir son nouveau domaine. Les animaux de la basse-cour, les chèvres qui broutaient dans le pré entourant la maison occupèrent un long moment cet enfant perturbé par un changement si radical de son environnement. Il aurait voulu revoir la bibliothèque,

mais son grand-père, avec habilité, arriva à l'y en détourner. Il lui présenta son vieux cheval à la robe blanche. Cet animal magnifique fascinait le jeune garçon et son imagination l'emporta dans des chevauchées fantastiques à travers ces contrées entrevues sur la carte du livre. Sa mère se reposait dans une des chambres du premier étage, assommée par les médicaments qu'elle devait prendre pour son traitement.

Le soir vint et, avec lui, le dîner. Un poulet rôti et des pommes de terre sautées en composaient le menu. Un régal pour le jeune garçon. Dans l'ensemble, la journée s'était plutôt bien passée, remplie d'activités nouvelles. Mais l'intérêt n'allait-il pas décroître avec les jours ? À cet âge, un garçon est exigeant et impatient. Quelques chèvres et un cheval ne suffiraient sans doute pas à le satisfaire très longtemps. Le grand-père en était conscient.

— Demain, je te présenterai quelqu'un avec qui tu pourras jouer.

— Quelqu'un ? demanda Thomas intrigué.

— Oui, une fille de ton âge. Tu verras, elle est très gentille.

— Une fille ? Les filles m'ennuient et leurs jeux sont stupides.

— Celle-ci est différente de celles que tu connais. Je suis sûr qu'elle te plaira. Elle est très mignonne, rajouta le grand-père avec malice.

— Une fille ! se contenta de répondre Thomas dans un sifflement de dépit.

Après le dîner, le garçon ne tarda pas à se retrouver dans sa chambre. La longue journée qu'il avait vécu le poussa sans trop de réticence vers le large lit recouvert d'une épaisse couette de duvet. Il aurait voulu emporter avec lui le gros livre, mais son grand-père lui en avait confié un autre, moins imposant et en langue française. Le jeune garçon l'avait pris sans trop de

conviction, persuadé qu'il finirait sur sa table de chevet sans même être ouvert.

Il allait éteindre la lumière, quand il jeta un coup d'œil sur la couverture de ce bouquin : « *Les aventures de Tom Sawyer* ». Un adolescent de son âge, portant un drôle de chapeau, se tenait aux côtés d'un autre garçon, vêtu d'habits en mauvais état. Tous deux se tenaient au bord d'une rivière près d'une cabane de branches. Cette simple illustration piqua l'intérêt de Thomas. Ce fut avec une certaine gourmandise qu'il se laissa entraîner dans le recueil d'aventures. La fatigue s'estompait à chacune des pages tournées et la nuit autour de lui se faisait l'obscurité la plus profonde.

Une petite lueur d'une forte intensité vint le distraire de sa lecture. Elle dansait devant la fenêtre, derrière les carreaux. Cela faisait maintenant longtemps qu'il lisait et la fatigue le prenait tout entier. Il abaissa le livre sur son ventre et trouva dans cette lumière étrange un nouvel intérêt. Il la regardait s'agiter au-delà de la vitre. Elle ondulait et l'intriguait de plus en plus. Il décida de se lever et d'aller voir de plus près. En se rapprochant, la lueur se fit plus intense encore et se nimba de plusieurs couleurs vives. Jamais, de sa vie, Thomas n'avait vu pareil phénomène. La curiosité le poussa à ouvrir la fenêtre. L'apparition demeura un instant à voleter devant lui sans qu'il ne pût en définir l'origine. Elle n'était faite que de lumière, sans corps.

Après un instant, elle sembla glisser dans la nuit à grande vitesse et s'arrêta au-dessus du bois qui cernait les prés de la propriété de son grand-père.

Le jeune garçon ne perdait rien de ce spectacle qu'il appréhendait mal. Elle demeura ainsi un petit moment, puis disparut dans les ténèbres en direction des montagnes. Thomas resta encore un temps devant ce paysage brossé de noir et finit, toujours intrigué par cette apparition, par se recoucher.

Sa nuit fut habitée de rêves où de jeunes garçons jouaient auprès du Mississippi, distraits par d'étranges corneilles parlant aux enfants et se changeant en boule de lumières multicolores.

Le réveil de Thomas se fit bien plus tard que celui du jour.

En descendant dans le salon qui servait de pièce principale à la maison, il ne trouva personne. Aucune odeur, aucun parfum n'indiquait qu'on avait pensé à son petit-déjeuner. Il avait faim, mais sa préoccupation matinale était autre. Il lui fallait parler de l'étrange apparition de la nuit dernière. En y pensant, il ressentit un frisson qui le prit tout entier et le mit mal à l'aise. Sans hésitation, il ouvrit la porte qui donnait sur l'extérieur et fut accueilli par le soleil matinal. L'air était doux, empreint de senteurs de la nature qui l'entourait. Ce n'était pas désagréable. Ce paysage qu'il avait repoussé la veille commençait à lui plaire, même s'il ne savait toujours pas trop quoi y faire. Tout paraissait si vaste, sans limites ; il se sentait perdu, loin de ses repères habituels.

Apparaissant à la sortie du bois, il vit son grand-père qui s'avançait vers lui. Il grimpa la pente d'un pas lent et régulier. Il lui fit un grand signe de la main. Ne pouvant attendre davantage, Thomas dévala le chemin et rejoignit le vieil homme.

— Grand-père, il m'est arrivé hier soir une chose incroyable.

— Incroyable, dis-tu ?

— Oui, hier soir, une petite lueur pleine de couleurs flottait dans l'air devant ma fenêtre.

— Une luciole sans doute...

— Une luciole, qu'est-ce que c'est ?

— Une sorte de papillon de nuit qui fabrique sa propre lumière.

— Mais, il n’y avait rien à l’intérieur de cette boule. Elle n’était faite que de lumière et de couleurs magnifiques.

Jean arrêta sa marche et caressa avec une lenteur mesurée sa barbe. Il semblait pris dans ses pensées. Le garçonnet le regardait en silence sans bien comprendre ce qui se passait. Les pensées se firent parole :

— Et cette lumière, qu’a-t-elle fait ensuite ?

— Elle est partie jusqu’au-dessus de ce bois où elle est restée un instant et ensuite, elle a filé à une vitesse incroyable vers la montagne.

— Laquelle ?

— Celle-là.

Thomas désignait du doigt un des massifs qui encadraient la vallée.

Cette nouvelle indication troubla un peu plus le vieil homme. Un murmure s’échappa de sa bouche que ne put comprendre le garçon.

— Qu’est-ce que cela veut dire, Grand-père ?

— Je ne sais pas... Rien sans doute...

Le manque de conviction de la réponse de Jean troubla un peu plus son petit-fils. Il sentait qu’il lui cachait quelque chose, quelque chose d’important et sans doute grave. Il voulut poser d’autres questions, mais son grand-père reprit le premier la conversation.

— Viens, je vais préparer ton petit-déjeuner... Du chocolat chaud, c’est ça ?

— Mais Grand-père ?

— J’ai aussi du bon pain frais et de la confiture de mûre, tu vas te régaler.

En réponse d'adulte, cela voulait dire que la conversation était terminée. Thomas savait bien qu'il était inutile d'insister.

— Tu sais, Grand-père, ton bouquin là, Tom Sawyer, c'est *vachement* bien.

— *Vachement* ?

— Oui, super !

— Ah oui...

\*

Jamais petit-déjeuner n'avait eu telles saveurs. Le lait crémeux, le délicat goût de noisette du beurre et les arômes délicieux de la confiture de mûre enchantaient les sens de Thomas. Même cet énorme pain dégageait des parfums qu'il ne connaissait pas. Un véritable délice. Totalemment absorbé par ce festin, il n'échappa pas au garçonnet la mine grave de son grand-père. Sitôt déposées les victuailles sur la table, il l'avait suivi du coin de l'œil se retirer dans la bibliothèque sans un mot. Ce qu'il lui avait dévoilé, cette étrange boule de lumière, semblait plus le perturber qu'il ne voulût le laisser paraître. Cette dernière pensée pressa la dégustation du jeune garçon. Il désirait sans tarder rejoindre son grand-père et savoir ce à quoi il avait été témoin la nuit dernière.

Engloutissant d'une seule bouchée la moitié restante de sa dernière tartine, il s'avança sans faire de bruit vers la porte de la salle remplie de livres. Délicatement, il la poussa, retenant son souffle. Il ne voulait pas déranger l'air qui l'entourait.

Jean se tenait de dos, les coudes posés sur la table, la tête prise entre ses mains. Devant lui, grand ouvert, le livre qui l'avait tant fasciné la veille. Il l'observait. Par instant, la tête de son grand-père se secouait de haut en bas comme pour approuver une pensée muette. Après un moment, il posa les mains à plat sur le bord de la table et, sans se retourner, lança à voix haute :

— Pourquoi n'entres-tu pas, mon garçon ? Les portes sont faites pour être franchies, ne crois-tu pas ?

Thomas se sentait coupable d'un interdit, mais la voix bienveillante de son grand-père l'encouragea à s'avancer dans la pièce. Jean se tenait toujours de dos, assis bien droit dans son fauteuil.

— Viens auprès de moi et prends cette chaise.

Sans un mot, Thomas s'exécuta. Il ne pouvait quitter du regard les pages de papier jauni, toutes inscrites de ces étranges signes alignés comme une écriture inconnue.

— C'est du... Chinois ?

Jean lui sourit et répondit :

— Non, ce n'est pas du chinois... Cette écriture est beaucoup plus ancienne.

— Et c'est quoi alors, Grand-père ?

— Plus tard, mon garçon.

— Pourrais-je revoir la carte ?

Jean fit mine de réfléchir en se caressant la barbe.

— Ça te ferait plaisir ?

— Oh oui, elle semblait tellement extraordinaire.

— C'est vrai, tu as raison, elle l'est. Regarde.

Le vieil homme referma le livre et l'ouvrit aussitôt sur la carte de ces étranges contrées qu'elle représentait. Les yeux du petit garçon s'écarquillèrent. Il ne voulait rien perdre de ses détails. Ils allaient d'un point à l'autre, s'attardant sur un château ou une forêt que surplombait un être géant ou un dragon.

— Ce pays existe-t-il, Grand-père ?

— Oui.

— Et peut-on y aller ?

— En fermant les yeux, je m'y rends parfois.

— Et moi, Grand-père, je peux faire ce voyage ?

— Ferme les yeux.

Sans attendre, Thomas se redressa sur sa chaise et abaissa ses paupières.

— Alors, mon garçon ?

— Je ne vois que du noir...

Le corps de Jean se secoua d'un petit rire.

— Il ne suffit pas de fermer les yeux, il faut aussi y croire.

— D'accord, je recommence.

— Et concentre-toi.

À nouveau, Thomas voila son regard alors que son grand-père lui prenait doucement la main.

— Je vois une grande montagne, très pointue et toute noire... Le ciel est sombre... Je distingue à son sommet un grand château, plus noir encore que tout ce qui l'entoure... Il y a une lumière en haut de sa plus haute tour... Je m'approche... J'ai l'impression de voler vers elle... Comme attiré... Il y a une silhouette sur le balcon suspendu dans le vide... Je m'approche encore... C'est un homme... Un homme habillé en robe noire... Il porte une barbe sombre et ses yeux, ses yeux...

À ce moment, Thomas se mit à crier, pris de terreur. Jean lâcha la main du garçonnet qui rouvrit aussitôt les yeux. Son visage était défait par la peur. Jean souffla un mot : « *Garanhir* ». Il serra dans ses bras son petit-fils.

— C'est fini.

— Ses yeux, balbutia Thomas, il voulait m'attirer vers lui, me prendre dans son château... Il paraissait tellement mauvais.

— Ce n'est rien, tenta de le rassurer Jean, c'est fini, il ne peut pas te faire de mal...

— Mais, qui est-il ?

— Je ne sais pas...

La réponse de son grand-père n'avait pas la force voulue pour convaincre le jeune garçon.

— Il paraissait tellement... Maléfique. Je ne veux plus le revoir...

— Tu ne le reverras plus. Il fait partie de ton imagination...

— Mais, il était tellement réel...

Jean referma le livre et essuya de son pouce les larmes qui mouillaient les joues de Thomas.

— Viens, sortons, l'air pur et le soleil balayeront toutes ces mauvaises pensées.

— Tout cela semblait si vrai...

— Oublie, ce n'était qu'un cauchemar, rien de réel.

En disant ces mots, Jean entraîna son petit-fils vers l'extérieur de la bibliothèque. Après avoir traversé le salon, ils se retrouvèrent dehors. Le soleil jetait sur la nature une lumière douce et apaisante.

— Voilà la réalité, mon garçon, paisible et merveilleuse. Ne trouves-tu pas ?

— Oui, mais cette horrible montagne avec ce château et cet homme en noir...

— Il n'existe plus... Ferme à nouveau les yeux...

— Non, je ne veux pas !

— Fais-moi confiance... S'il te plaît...

Avec difficulté et crainte, Thomas prit la main de son grand-père et commença à clore ses paupières.

Tout son corps tremblait.

— Alors ? demanda Jean.

— Rien... Je ne vois rien...

— Ouvre tes yeux à présent... Tu te sens mieux maintenant ?

— Oui... Il ne reviendra plus ?

— Plus jamais, rassure-toi. C'est fini. Tiens, regarde qui arrive.

Au sortir du bois, sur le petit chemin pentu, la silhouette d'une jeune fille de douze ans s'avancait d'un pas vigoureux. Ses cheveux étaient blonds et elle arborait un large sourire. Elle leur fit signe de la main.

— C'est Jeanne. Elle est très gentille et elle connaît tous les jolis coins du pays. Je suis certain que vous allez bien vous amuser.

— Mais, Grand-père, c'est une fille.

— Oui c'est vrai, mais crois-moi, elle a plus de vitalité et de malice que n'importe quel garçon.

— Du moment qu'elle ne me demande pas de jouer à la poupée.

— Ne t'inquiète pas pour ça, ce n'est pas du tout son genre.

— Alors, je veux bien faire un effort.

— S'il te plaît, pour me faire plaisir.

— D'accord, Grand-père.

— Ah, autre chose, ne parle à personne de ce qui s'est passé tout à l'heure et cette nuit, et surtout pas à ta mère. Elle se ferait du souci. La pauvre, elle n'a pas besoin de ça.

— Promis, Grand-père.

Avant de rejoindre Jeanne sur le chemin, Thomas embrassa avec tendresse les joues de Jean.

Le vieil homme le regarda s'éloigner en courant. Son sourire s'estompa et laissa place à un masque d'inquiétude.

— Mon Dieu, sera-t-il capable d'affronter toutes ces épreuves ? Il est si jeune...

Les jours suivants, Thomas les avait passés en compagnie de Jeanne. Son grand-père n'avait pas menti, cette jeune fille était bien différente de toutes celles qu'il avait connues. Elle faisait de tout cet espace, cette montagne si présente et tellement vaste, un incroyable terrain de jeux. Les longues balades en vélo ne semblaient jamais ennuyeuses ou trop longues. Elles les menaient souvent dans des endroits magnifiques où ils pouvaient reprendre des forces en observant des animaux comme des isards ou des vautours aux ailes immenses. Pour le jeune garçon, ce n'était qu'émerveillement. Aucune de ses questions ne restait sans réponse. Jeanne possédait une connaissance incroyable de la nature. Elle paraissait en connaître tous ses secrets.

Parfois, ils se rendaient près d'une petite rivière prise dans un étroit ravin. Ils y passaient alors des heures à pêcher. Thomas lui racontait les aventures de Tom Sawyer et Jeanne, les légendes du pays. De délicieuses fées de l'onde se jouaient de terribles géants et des chevaliers courageux combattaient des dragons. Chacun de ces récits enflammait l'imagination de ces enfants et les transportait dans des univers merveilleux. Ces deux-là, en peu de temps, étaient devenus complices, possesseurs de moments de bonheur unique.

— Dis-moi, Jeanne, comment sais-tu toutes ces choses sur la nature et ces histoires ? demanda Thomas en lançant sa ligne de pêche dans le torrent.

— Mon père est guide de haute montagne. C'est lui qui me les a apprises quand il m'emmène avec lui dans ses courses. Et puis, il y a aussi ton grand-père.

— Mon grand-père ?

— Oui, c'est un homme formidable, je l'aime beaucoup et je lui rends souvent visite.

— C'est vrai il est très gentil.

— Et si savant.

— Il lit beaucoup, ça doit être pour ça.

— Sans doute, mais il y a autre chose...

— Quoi donc ?

— Je ne sais pas. Il parle de choses que l'on ne trouve pas dans les bouquins.

— Quelles choses ?

— Des histoires merveilleuses de chevaliers, d'êtres fantastiques et de pays inconnus.

— Il a de l'imagination, voilà tout.

— Sûrement, mais ses récits sont si réalistes qu'on a l'impression qu'il les a vécus.

— C'est un excellent conteur... Et puis, il possède un grand livre qui semble parler de tout ça.

— Tu l'as lu ?

— Non, il est dans une écriture que je ne connais pas... C'est un drôle de bouquin. C'est certainement de là qu'il tire tous ces contes et histoires.

— Sans doute...

— Demain, que dirais-tu d'aller camper dans la montagne ? Je connais un super endroit près d'un lac. C'est un peu difficile pour y grimper... Quatre heures de marche...

— Ah oui, quand même, mais j’y arriverai, ne t’en fais pas. Je commence à m’habituer à force de te suivre dans toutes ces pentes.

— J’en suis certaine... Tu verras, on s’amusera bien.

— Il me tarde déjà d’y être... Ce sera la première fois que je dormirai en dehors d’une maison

— Sous une tente, tout de même.

— Ça va être génial ! Eh, je crois que j’ai une touche, mon bouchon vient de plonger.

— Vas-y, ferre... Voilà comme ça... Mouline doucement, il ne faut pas la laisser partir.

Dans l’eau du torrent, le dos d’une belle truite apparut. Elle s’agitait comme un diable en bouteille. Sur les conseils de Jeanne, Thomas finit par la ramener sur l’herbe de la berge.

— Elle est magnifique, s’exclama la jeune fille, c’est ta première, bravo !

Le poisson d’argent se débattait dans cet élément étranger. Il rappelait à Thomas que ce jeu avait un prix : celui de la mort. Cette pensée voila un instant sa joie.

— Que fait-on maintenant ? demanda-t-il.

— C’est à toi de décider.

Cette réponse troubla le jeune garçon. Elle le mettait face à un choix difficile. Il aurait voulu ramener ce trophée à la maison, le montrer à sa maman, à son grand-père, partager son bonheur, sa fierté. Mais d’un autre côté, est-ce que tout cela valait la fin de cette pauvre bête ? Il chercha une réponse dans le regard de Jeanne et ne la trouva pas. De sa seule décision dépendait la vie ou la mort. Ce n’était qu’une truite, mais elle ne semblait pas se résoudre à vouloir mourir. Ses bonds sur l’herbe signifiaient sa lutte pour la vie. Elle toucha le garçonnet et, en un instant, il pensa à sa mère qui, elle aussi, menait le même combat.

— On la relâche, lança-t-il avec assurance.

Sans attendre, Jeanne attrapa délicatement le poisson et le remit dans le torrent. Ses reflets d'argent se mêlèrent à l'écume bouillonnante et il disparut, avalé par le courant.

— Tu as fait le bon choix, Thomas.

— Je ne sais pas... En tout cas, je ne le regrette pas... La prochaine fois, il faudra faire une photo, pour que je puisse montrer mes exploits.

— D'accord, déclara la jeune fille dans un sourire éclatant de blancheur.

De la tendresse se mêlait au vert de ses yeux rieurs.

Le lendemain matin, Thomas attendait assis sur le pas de la porte l'arrivée de Jeanne. Son sac à dos posé à ses côtés s'arrondissait des affaires nécessaires pour passer plusieurs jours dans la montagne. Son grand-père l'avait aidé à le remplir. Il n'était pas mécontent de cette aventure qui se préparait pour son petit-fils. Il avait toute confiance en la jeune fille. Il savait les risques limités par sa connaissance de la montagne. Sa mère, elle, se faisait plus de soucis. Mais elle n'avait pas pu s'opposer longtemps aux arguments et à la détermination des deux hommes de la maison.

Pourtant, ce matin, le visage de Thomas se fardait de tristesse. Devant ses yeux, le paysage avait disparu, avalé par un épais brouillard mouillé de bruine. Il venait se déposer en fines gouttelettes jusqu'à la prairie devant la maison. Jean l'observait du coin de l'œil derrière les rideaux à carreaux de la cuisine. Lui, savait que l'excursion allait être annulée. Jamais le père de Jeanne, en expert de la montagne, ne laisserait partir sa fille dans des conditions pareilles.

La sonnerie du vieux téléphone se mit à retentir dans un tintement de casserole. Thomas, comme Jean, sursauta. Ils savaient tous deux ce que cela signifiait. Le jeune garçon ne quitta pourtant pas sa posture, assis devant la porte d'entrée. Il ne tarda pas à l'entendre grincer dans son dos. Il était prêt à entendre la voix du porteur de mauvaises nouvelles.

— Fils, je suis désolé, mais votre excursion va être annulée.

Thomas ne répondit pas tout de suite. Il ne se retourna même pas. Il ne voulait pas montrer à son grand-père ses yeux mouillés et son visage déformé par la désillusion. Il lâcha malgré lui dans une voix plaintive :

— Pourquoi ?

— Il fait trop mauvais. Le papa de Jeanne dit qu'il n'est pas prudent de partir par un temps pareil.

— Mais, ça peut s'arranger et puis ce n'est qu'un peu de pluie, rien de plus. Peut-être que là-haut, il fait beau...

— Il connaît bien la montagne, crois-moi, et il vaut mieux suivre son avis.

— Je me faisais une telle joie...

— Je sais cela, mais parfois, il faut savoir renoncer pour mieux remettre ses projets au lendemain.

Jean s'était assis aux côtés de son petit-fils. Il le savait affecté par la nouvelle et ne voulut pas le gêner davantage en regardant son visage traversé par deux grosses larmes.

— C'est nul ! Hier, il faisait tellement beau...

— Ce n'est pas si grave... Demain, vous pourrez peut-être y aller...

— Tu parles, c'est fichu. Le temps est pourri ici !

— Mais non, tout va s'arranger, tu verras...

— Qu'est-ce que je vais pouvoir faire aujourd'hui ? Je ne peux même pas rester dehors... J'en ai marre !

— Tu peux toujours aller dans la grange, il y a des tas de choses qui peuvent te distraire.

— C'est ça ! Que des vieux trucs ! Et puis, maman n'aime pas trop que j'y aille.

— Parce qu'elle a peur que tu te blesses. Mais moi, je sais que tu es un grand garçon.

— Oui, eh bien un grand garçon ne va pas s'amuser dans une vieille grange.

— Allez, lève-toi, je vais t'accompagner.

Jean se redressa d'un coup et invita Thomas à l'imiter. Il lui tendit sa main, mais le jeune garçon la refusa. Il se leva tout seul.

Sans presser le pas, ils prirent le sentier qui menait à la vieille grange, à quelques centaines de mètres de là. Une large porte arrondie perçait des murs épais semés de galets. Un large toit pentu, noirci d'ardoises, coiffait l'ensemble.

— Tu parles d'une pluie ! grommela Thomas, à Paris, quand il pleut, c'est autre chose, ce sont de vraies gouttes. Là, c'est à peine des postillons.

Jean sourit à la réflexion de son petit-fils et ne répondit pas. Il tira à lui les grands battants de planches laissant entrer la lumière pâle du jour à l'intérieur de la grange.

— C'est bien ce que je disais, c'est nul et en plus, c'est tout sale.

— Oui, ce n'est pas très propre, mais là n'est pas l'essentiel.

— Ah oui, et il est où l'essentiel ?

— Dans tout ce que l'on y trouve.

— De vieilles machines rouillées et des tas de trucs pétés, tu parles d'un trésor.

— Entre et fouille un peu.

En secouant la tête, Thomas finit par s'avancer un peu plus dans la grange. Il ne savait que faire. Son regard allait d'une vieille machine agricole aux sacs de graines pour les poules. Au

milieu, des tas de choses accumulées par le temps. Son regard finit par être attiré par un vieux coffre poussiéreux. Il s'en approcha à pas mesuré. Jean parut en être satisfait. Il esquissa un sourire. En l'ouvrant, le garçonnet en fit grincer les charnières.

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ? demanda-t-il.

— Ouvre et tu verras.

En laissant entrer la lumière à l'intérieur du coffre, les yeux de Thomas s'écarquillèrent. Un objet brillant captivait toute son attention.

— Je peux ?

— Bien sûr.

D'un geste mesuré, il l'attrapa et se retourna tout sourire vers son grand-père.

— C'est un casque de chevalier ? lâcha-t-il.

— Oui, et il est à ta taille.

Sans attendre davantage, Thomas le posa sur sa tête et constata avec plaisir qu'il s'adaptait parfaitement. Aussitôt, il plongea sa main dans le coffre et en retira une étoffe de couleur verte.

— C'est quoi ce machin ?

— Attends, je vais te montrer.

Jean s'approcha de son petit-fils, prit le morceau de tissu et le déploya. En son centre se trouvait figuré, cousu d'or, un griffon.

— Woaah ! s'exclama Thomas. C'est beau !

— Regarde...

Le grand-père passa la tête du garçon à l'intérieur de l'étoffe. Il la fit glisser le long de son corps en prenant bien soin de faire sortir les bras par les deux ouvertures sur les côtés. Puis, il recula de quelques pas pour admirer l'ensemble.

— Il manque l'essentiel, déclara-t-il.

Sans rien ajouter, il retourna auprès du coffre et en retira un étrange attirail.

— Avec ça, tu auras plus fière allure.

— C'est... C'est une épée ?

— Oui, avec son fourreau et son baudrier de cuir.

Avec expertise, Jean serra la large ceinture autour de la taille de son petit-fils et ajusta la boucle de métal qui en tenait l'appareil.

— Avec cette tenue, tu as l'air d'un véritable chevalier. Il manque pourtant un dernier détail. Ne bouge pas.

Plongeant à nouveau sa main dans le coffre, il en retira une pièce de bois taillée en amande. Dans son centre, le même griffon que celui signifié sur la chasuble.

— C'est un bouclier ?

— Oui, un écu, le bouclier des chevaliers. Tiens, prends-le dans ta main gauche.

Pris au jeu, le garçon n'hésita pas un instant. Il se redressa, afin de se tenir bien droit et afficha une mine sévère, pleine de fierté.

— Très bien, je reviens.

Jean s'écarta et alla fouiller un moment derrière la vieille machine agraire. Il en revint, tenant dans ses mains un miroir de pieds, haut de deux mètres.

— Il est un peu poussiéreux, mais tu vas pouvoir t'admirer... Regarde...

Thomas ne quittait pas des yeux l'image que lui renvoyait la glace devant lui. *Qu'il a fière allure dans son costume*, pensa

son grand-père. Une émotion troubla son regard. Elle n'échappa au garçonnet.

— Qu'as-tu, Grand-père ?

— Rien, fiston, c'est de te voir ainsi... Ça me rappelle des tas de souvenirs... De merveilleux souvenirs... Oh, regarde ce que j'ai trouvé...

Retirant sa main de derrière une botte de foin, Jean exhiba avec un large sourire, une épée taillée dans du bois.

— Un petit combat ? lança-t-il avec malice à son petit-fils.

Pour toute réponse, Thomas dégaina son arme qui pendait à sa hanche gauche et adopta une position de duelliste.

— La mienne est en métal, Grand-père, je risque de te faire du mal.

— Je saurais me défendre. Allez, lance ton assaut que je vois comment tu te débrouilles.

Après un instant d'hésitation, Thomas effectua un large moulinet que son grand-père n'eut pas de mal à éviter.

— Pas mal ! s'exclama Jean, mais il faut enchaîner les mouvements.

— D'accord, mais prends garde.

Le garçonnet se lança alors dans une série d'assauts, alternant les attaques de pointe et de tranchant. Avec une redoutable habilité, Jean esquivaient ou paraît chacune d'entre elles.

Après un moment d'intense activité, le jeune garçon s'arrêta, son épée plantée dans le sol de terre. Son visage défait par l'effort dégoulinait de sueur.

— Eh bien, que se passe-t-il ? demanda Jean.

— Je n'en peux plus et j'ai super mal au bras.

— D'accord, on se repose un peu.

Thomas s'assit d'un coup sur une botte de paille en soufflant fort. Le vieil homme vint le rejoindre sans montrer le moindre signe de fatigue.

— Tu es balaise en épée, Grand-père, je n'arrive jamais à te toucher.

— C'est heureux, mais laisse-moi te donner quelques conseils. D'abord, concentre-toi sur ton adversaire et non pas sur les lames.

— Mais, tu es trop grand, je n'arrive pas à te toucher.

— Parce que tu es trop loin de moi. Il faut que tu te rapproches plus, que tu me gênes dans mes mouvements. Si tu es tout près de moi, je ne peux développer mes attaques. Tu comprends ?

— Oui, mais je ne voudrais pas m'empaler sur la pointe de ton épée.

— Sers-toi de ton bouclier pour approcher.

— De toute façon, tu es quand même trop grand. Même tout près, je ne pourrais pas t'atteindre.

— Essaie et tu verras. On y va ?

— D'accord.

Reprenant son souffle, Thomas se leva et se remit en position.

— Tu as bien compris ? Il faut que tu entres dans mon rayon de sécurité pour me gêner et m'empêcher d'agir. Ah, autre chose, sois plus souple sur tes jambes.

Avec une énergie qu'il ne se connaissait pas, Thomas se lança à l'assaut de son grand-père, le bouclier bien en avant.

— Voilà, c'est ça ! s'exclama Jean, satisfait de l'attaque de son petit-fils.

Il dut reculer en effectuant une esquisse du corps pour ne pas finir embroché.

— Parfait, tu as bien compris. Allez, poursuis.

Encouragé par son grand-père, Thomas enchaîna ses attaques. À nouveau, après un long moment d'exercices, il finit par s'arrêter, à bout de souffle.

— C'est rageant, je n'arrive jamais à te toucher, tu es trop fort.

— Je vais te donner un conseil que tu ne dois pas oublier. Si tu ne peux pas atteindre le corps de ton adversaire parce qu'il est trop grand, cible ses jambes. Crois-moi, après un bon coup dans le tibia ou la cuisse, il ne sera plus aussi gaillard.

— Mais ce n'est pas très loyal ! s'insurgea Thomas.

— Lorsqu'il s'agit de ta vie, tous les moyens sont bons pour la sauver, déclara Jean avec sérieux.

— Mais, ce n'est qu'un jeu, Grand-père.

— Oui... Tu as raison... Mais n'oublie pas ce petit conseil... D'accord ?

— D'accord. J'ai très soif.

— Entendu, on retourne à la maison se restaurer et après, si tu le veux bien, on reprendra.

— Ça marche... Dis-moi, Grand-père, où as-tu appris tous ces trucs de combat à l'épée ?

— Quand j'étais jeune, un peu à ton âge, je m'amusais beaucoup à ce jeu. Je me prenais alors pour un chevalier ; tu souris.

— Non, je trouve ça *cool*. Je veux devenir aussi fort que toi et te filer une *peignée*.

— Une quoi ?

— Te battre !

— Ah, d'accord. C'est entendu, on va faire de toi un véritable chevalier. « *Le Chevalier au Griffon* ».

— Le chevalier au quoi ?

— Au Griffon ! C'est l'animal qui est signifié sur ta chasuble et ton bouclier : Une tête d'aigle sur un corps de lion ailé.

— Okay, ça me va.

L'après-midi, après le déjeuner, Jean et Thomas avaient repris l'entraînement dans la grange et le jeune garçon progressait à grands pas sur les conseils de son grand-père. Même quand ce dernier accusait des signes de fatigue, il poursuivait son initiation tout seul. Il enchaînait avec rigueur les mouvements enseignés par Jean. C'était la première fois qu'il s'imposait une telle discipline avec autant d'enthousiasme. La fatigue et la douleur de ses muscles s'estompaient. Il les maîtrisait, les domestiquait. Il en oublia sa balade reportée en compagnie de sa nouvelle amie Jeanne et sa peine du matin.

La pluie avait succédé à la brume et s'était installée dans un ciel de crasse durant trois jours. Ce temps passé loin de son amie se comptait aux coups d'épée échangés avec son grand-père dans la grange. La technique de Thomas s'affinait et les assauts de Jean se faisaient plus forts. Il ne les craignait plus et faisait face avec une pugnacité digne d'un apprenti chevalier. Le vieil homme était fier de son petit-fils. Son disciple apprenait vite. Il mettait du cœur et de l'application à ce qu'il faisait. Quand sa maman venait leur rendre visite, ils faisaient alors mine de jouer aux échecs autour d'une petite table aménagée à cet effet. Lorsqu'elle demandait à son fils pourquoi il était habillé de la sorte, Thomas répondait que c'était pour mieux se mettre dans la peau de son roi. Hélène n'était pas dupe et se retirait en jetant un regard noir à son père. L'entraînement pouvait reprendre.

\*

Enfin, le jour tant attendu finit par venir. Le soleil matinal montrait le chemin que devaient suivre les deux amis. Devant eux, s'élevait la barrière de monts aux pointes acérées.

— C'est là-haut qu'on va ? demanda Thomas stupéfait.

Jeanne eut un sourire amusé.

— Pas tout à fait en haut, mais pas très loin...

Juste quatre heures de marche...

— Quatre heures ! Mais c'est du délire ! Tu as vu comme c'est raide !

— D'ici, ça paraît très dur, mais tu verras, quand nous y serons, ce ne sera pas si terrible. Le tout, c'est de marcher régulièrement et à son rythme.

Hélène et son père regardaient les deux enfants s'éloigner. Ils se faisaient points dans cette immensité minérale.

— Tu crois vraiment que c'est très prudent de les laisser partir seuls ? demanda-t-elle.

— Jeanne connaît très bien la montagne et si son père lui fait confiance, alors il n'y a rien à craindre.

— Ce ne sont que des enfants.

— Justement.

Hélène ne releva pas la réponse de son père. Comme Thomas et Jeanne venaient de disparaître dans le creux de la vallée, elle préféra se mettre à l'abri de la fraîcheur matinale à l'intérieur de la maison. Jean resta un long moment immobile face au massif où se rendaient les jeunes gens. Il semblait totalement absorbé par lui, comme hypnotisé. Son regard se fit songeur et un voile d'inquiétude en ternit l'éclat.

\*

Jeanne marchait en tête en décrivant des lacets dans la pente raide du pâturage. Derrière, Thomas peinait, écrasé par l'effort et le poids de son sac. Chaque fois que son amie se retournait vers lui, il se redressait et affichait un visage souriant. Il ne voulait rien montrer de sa peine, de la lourdeur de ses jambes. La jeune fille, elle, semblait ne rien ressentir, comme si elle marchait sur un chemin plat et sans embûche.

— Bien, nous allons faire une halte et manger un morceau. déclara-t-elle d'une voix claire.

— Oui, lui répondit le garçonnet avec peine.

En contrebas, la vallée paraissait minuscule, si loin. Cette vision mesurait les efforts qu'ils avaient effectués. Elle en était la récompense, le prix de la souffrance. Thomas, en mordant dans le sandwich, se retourna en direction des monts vers lesquels ils se dirigeaient.

— Comment s'appelle cette montagne-là ? demanda-t-il.

— On la nomme les Monts de la Fée.

Thomas reconnaissait cette silhouette. Il pensa aussitôt à cette étrange lueur qu'il avait observé la première nuit de son séjour. C'est vers ce lieu qu'elle s'était dirigée et avait fini par disparaître. Il n'en dit mot à la jeune fille.

— Pourquoi ce nom ?

— Je ne sais trop bien. On m'a raconté que dans le temps, les gens pensaient que des génies habitaient dans ces lieux. Dans le lac où nous nous rendons, ils croyaient que vivait une ondine, une sorte de fée. J'y suis allée des tas de fois et je ne l'ai jamais vue.

— C'est plutôt bien, non ?

— Je ne sais pas, j'aurais aimé la voir. Elle est sûrement très gentille. Peut-être que nous la verrons ? Après tout, nous sommes des enfants et on raconte qu'elle aime bien leur présence.

— Moi, tous ces trucs, j'aime pas trop, c'est pas normal.

— C'est ça qui est rigolo.

Jeanne ponctua ses mots par un rire clair qui sembla habiter la montagne tout entière.

\*

Le soleil commençait à décliner quand les deux amis arrivèrent sur les berges du lac. Il s'étendait en une nappe paisible au pied d'un pic fait de verticalité et d'arrêtes acérées. Il impressionnait Thomas par son aspect sauvage. Il comprenait mieux à présent pourquoi ce lieu suscitait de telles croyances. Il en admira pourtant le paysage grandiose. Il en oubliait ses douleurs et sa fatigue, comme si la beauté de ces lieux appliquait un baume bienfaiteur sur tous ses muscles.

— C'est beau, hein ?

— Une véritable *tuerie* !

Cette réponse amusa la jeune fille. Elle reprit :

— Bien, il faut installer la tente et le bivouac avant que la fraîcheur et l'humidité ne tombent.

La nuit était vite arrivée.

Les deux enfants se trouvaient assis autour d'un feu de bois. Des saucisses et des pommes de terre y grillaient. Le parfum qui s'en dégagait était exquis. Il avait celui de la liberté et de l'aventure.

— Demain, nous pêcherons. Il y a dans ce lac des truites magnifiques.

À peine avait-elle terminé sa phrase que Thomas s'exclama :

— Là, regarde, au-dessus de l'eau...

À quelques centimètres de la surface de l'onde dansait la même lueur colorée que le garçon avait déjà vue à travers la fenêtre de sa chambre. Jeanne se retourna et demeura figée un instant. Elle finit par articuler :

— C'est... C'est la fée de l'onde ! Regarde, elle se dirige vers la berge.

Devant leurs yeux écarquillés, la boule de lumière traversa le lac et vint s'immobiliser au-dessus de la rive.

— Que fait-on ? demanda Thomas, tétanisé par cette apparition.

— Viens, allons la voir.

— Mais, ce n'est pas dangereux ?

— La fée de l'onde n'est pas malveillante, surtout avec les enfants.

— Je ne sais pas...

— Allez, viens.

Sans hésitation, Jeanne se leva et se dirigea vers la lueur qui ne bougeait pas. Derrière elle, Thomas n'affichait pas le même enthousiasme.

Lorsqu'ils furent plus proches de l'apparition, celle-ci se mit en mouvement un peu plus loin sur la berge.

— Elle fait toujours ça ! J'en étais sûr, déclara le garçon.

— Comment ? Tu l'as déjà vue ?

— Oui, déclara-t-il avec une certaine fierté dans sa voix.

Il lui expliqua sa première rencontre ce soir-là dans la vallée.

— C'est incroyable ! Viens, suivons-la, elle semble nous attendre.

— D'accord, mais bon, ça m'étonnerait qu'on la rattrape.

Pour confirmer ces paroles, à peine avaient-ils approché l'étrange lueur, qu'elle se déplaça un peu plus loin.

— Regarde, elle se dirige vers le mont... Dépêche-toi, il ne faut pas la perdre.

Après plusieurs haltes, ils finirent par se retrouver au pied de l'imposant massif. La boule de lumière flottait un peu plus haut et semblait toujours les attendre.

— Je te préviens, Jeanne, je ne grimpe pas là-haut, ça *craint* !  
En plus dans cette obscurité...

— Juste quelques mètres... Si c'est trop dur, on retourne en arrière.

— D'accord.

Comme si elle voulait les guider, la lumière les amena à l'entrée d'une grotte à la voûte immense.

— Tu la connais, cette caverne ?

— Bien sûr. Je comptais t'y amener demain.

Regarde, elle s'y engage, suivons-la.

— T'es *ouf* ! On n'y voit rien là-dedans.

— Mais si, elle illumine tout, c'est magnifique... Regarde, elle se dirige vers le fond.

Les parois de la grotte s'éclairaient maintenant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les deux enfants restèrent un moment à admirer cet étrange spectacle, puis mirent à nouveau leurs pas à la suite de la boule qui avait repris sa course. Ils s'enfoncèrent dans un boyau qui descendait dans le ventre de la montagne.

— Je n'aime pas cet endroit, déclara Thomas, si tout s'écroulait...

— Ça serait de la malchance, depuis des millions d'années qu'il existe.

— Peut-être, mais en attendant, c'est *flippant* !

Ils marchèrent ainsi un temps qu'ils ne surent mesurer.

— Je ne pensais pas que cette galerie fût aussi longue.

— Tu m'as dit que tu la connaissais.

— Oui, mais c'est peut-être la nuit qui donne cette sensation.

— Mais qu'il fasse jour ou nuit, ça ne change rien, il fait toujours noir ici.

— Écoute, je n'en sais rien. Et puis, on ne va pas renoncer maintenant.

— D'autant plus que derrière nous, il fait sacrément noir. Oh, regarde, là où elle se tient immobile, on dirait une sortie à l'air libre.

— Mais c'est impossible, il n'y a pas d'autre issue à cette grotte.

— Il faut croire que oui.

— Que fait-on ?

— Au point où nous en sommes, je crois qu'il vaut mieux aller de l'avant. Je ne me vois pas refaire tout ce trajet dans le noir.

— Mais, on risque de se retrouver loin de notre campement.

— Il nous suffira de refaire le chemin inverse quand nous aurons trouvé quelque chose pour nous éclairer.

Jeanne ne savait plus quoi penser. Ils avaient longtemps cheminé dans cette galerie et, à présent, elle ne savait pas du tout où ils allaient se retrouver.

— Peut-être avons-nous tourné en rond ? tenta-t-elle d'expliquer. Oui, c'est sûrement ça ! Je suis sûre que nous allons trouver en contrebas le lac et notre campement.

— Alors, allons-y, parce que j'ai l'impression que notre petite fée est en train de s'impatienter.

À peine avait-il fini sa phrase que la boule de lumière poursuivit sa course. Elle se trouvait maintenant à l'air libre. L'imitant, les deux enfants franchirent eux aussi le grand porche de pierre et furent accueillis à l'extérieur par une nuit parsemée d'étoiles.

— Tu aperçois le lac ? demanda inquiet Thomas.

— Non... J'ai l'impression que nous avons débouché sur une autre vallée.

— Mais laquelle ?

— Je n'en sais rien. On n'y voit pas grand-chose, et là, je ne reconnais rien du tout.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Regarde, la petite fée nous invite à descendre.

— Tu es sûre que c'est une bonne fée ?

Jeanne ne savait plus quoi répondre. Son cœur se serrait. Le doute grignotait son enthousiasme et ses certitudes. Avec gravité, elle répondit :

— Écoute, il n'est plus possible de revenir en arrière dans cette obscurité. J'ai confiance dans l'ondine, jamais elle n'a fait de mal aux enfants...

— Alors, on continue ?

— Oui. Elle semble vouloir nous emmener quelque part. Faisons-lui confiance.

— Si mon grand-père était avec nous, il saurait quoi faire...

— Mais nous sommes seuls... On la suit !

— D'accord. Heureusement que la pleine lune éclaire bien le petit sentier, parce que...

— La pleine lune ? Mais tout à l'heure, il n'y avait qu'un croissant dans le ciel.

— Tu es certaine ?

— Bien sûr !

— Tu dois te tromper, c'est impossible.

— J'en suis sûre !

Cette dernière constatation troubla un peu plus les enfants. Ce fut avec appréhension qu'ils commencèrent à suivre le lacet qui se déroulait le long de la pente. La petite lueur se tenait toujours devant eux, à bonne distance. Ils se sentaient impuissants, entraînés dans une aventure qu'ils ne maîtrisaient pas. Instinctivement, ils se prirent la main et cette union les rendit plus forts.

Arrivant sur un faux plat, ils se trouvèrent encadrés d'étranges pierres dressées et alignées en cercle.

— Tu connais cet endroit, Jeanne ?

— Non, on dirait des menhirs, mais ceux-là sont énormes. Ils font au moins cinq mètres de haut. Le seul que je connaisse ne dépasse pas les deux mètres. Il se trouve dans un coin perdu de la vallée. On est allé le voir avec l'école l'été dernier. Et puis, un endroit pareil, j'aurais dû en entendre parler...

— Mais où sommes-nous ?

— Je n'en sais rien. C'est idiot, mais j'ai...

— Peur ? Moi aussi. Tout ça n'est pas normal. Regarde, là-bas, on dirait une habitation, il y a de la lumière.

À bonne distance du cercle de pierres, se dressait en contrebas une grosse masse sombre percée de lumières. La boule de couleurs qui avait repris sa course se dirigeait sans détours vers elle.

— Allons demander de l'aide à cette maison, déclara Jeanne, ils nous diront où nous sommes et nous aideront à revenir au lac ou chez nous.

— Oui, allons-y. De toute manière, c'est là que l'ondine veut qu'on se rende.

Ne rajoutant rien, les enfants reprirent leur marche, laissant derrière eux l'étrange cercle de menhirs.

Pour se rendre à cette mystérieuse maison, les enfants empruntaient un chemin qui descendait en pente douce à travers une lande. L'herbe y était rase. Même s'ils n'apercevaient de cet endroit qu'une vision tronquée par la nuit, tout leur semblait différent. Les montagnes n'étaient plus que des monts arrondis, tout juste des collines, l'air n'avait pas le même parfum ni la même fraîcheur. Cette sensation alimentait un peu plus leur angoisse. Les mains se serrèrent plus fort.

En se rapprochant de l'habitation, ils s'aperçurent qu'elle n'avait rien d'ordinaire. Se découpant aux rayons de la lune, elle se dévoilait comme un véritable château fort moyenâgeux. De petites lumières perçaient ses murs sombres et inquiétants. Sa silhouette massive se reflétait dans les eaux d'un lac. La lune y brillait en son milieu.

— Tu connais cet endroit ? demanda à voix basse, Thomas.

— Non, je n'ai jamais vu un château pareil. Le seul que je connaisse se trouve à des heures de voiture du village et il est impossible que ce soit celui-là.

— C'est peut-être celui de la fée ?

— Les fées n'habitent pas dans des châteaux. Elles leur préfèrent les eaux et la nature.

— En tout cas, elle nous invite à nous y rendre, regarde, là.

Au-dessus de la poterne grande ouverte, la boule lumineuse dansait. Elle paraissait s'impatienter.

Pour la rejoindre, les enfants devaient emprunter un long pont-levis encadré de deux petites tourelles.

Ils hésitèrent un instant à poser les pieds sur ce tapis de bois qui se déroulait au-dessus de douves aux eaux d'encre. De ce point de vue, les murailles et les nombreuses tours paraissaient plus grandes encore. Elles s'élevaient à l'infini, se confondant avec le ciel. La masse sombre de l'ensemble les impressionna. Les pointes acérées de la herse suspendue au-dessus de l'entrée ne les encourageaient pas davantage. Ils ne savaient plus quoi faire.

Ils se regardèrent et, sans prononcer un seul mot, décidèrent qu'il fallait poursuivre. Se tenant toujours par la main, ils s'avançaient au milieu du pont de bois, ne quittant pas des yeux la boule lumineuse.

Leurs cœurs se serrèrent en passant sous l'imposant porche de pierre qui servait d'entrée au château. Instinctivement, ils levèrent le regard sur la herse suspendue au-dessus d'eux et accélèrent le pas.

En débouchant dans la cour, ils se retrouvèrent face à un escalier monumental où se tenait une silhouette sombre. Un long manteau la recouvrait entièrement. Un bras maigre s'en détachait. Il tenait une sorte de long bâton sur lequel elle semblait s'appuyer. Une large capuche masquait son visage. La petite boule de lumière dansait à ses côtés.

— Approchez, les enfants, n'ayez pas peur, vous n'avez rien à craindre.

Cette voix fatiguée leur parut assez bienveillante pour les inciter à poursuivre. Elle appartenait certainement à un homme très âgé et peut-être malade. Constatant que la fée de l'onde

était son amie, Thomas et Jeanne s'avancèrent avec plus de confiance sur l'escalier de pierre. Ils ne perdaient pas du regard cet homme en habits sombres qui les surplombait.

— On peut encore partir et retourner en courant à la grotte, murmura Jeanne.

— Il est trop tard, il nous faut savoir ce qu'ils nous veulent vraiment.

— Et si c'était un piège ? Tout est étrange... J'ai peur...

— Moi aussi, Jeanne, moi aussi.

Comme ils l'avaient supposé, le visage de l'homme en noir était celui d'un vieillard, mais ses traits restaient bienveillants. Ils les encourageaient à se rapprocher davantage.

Une fois les enfants arrivés à ses côtés, la boule lumineuse s'éleva dans le ciel et disparut dans la nuit.

— Où va-t-elle ? demanda Thomas au vieillard.

— Elle repart chez elle. Sa mission est à présent terminée.

— Sa mission ? demanda Jeanne.

— Celle de vous amener auprès de moi.

— Pourquoi ?

— Plus tard, les enfants... Entrons, nous serons plus à l'aise pour en discuter. Cet air humide ne me vaut rien.

Sans rien rajouter, le vieil homme tourna les talons et se dirigea vers la grande porte de bois qui donnait sur l'intérieur du château. Sa démarche était lente, cadencée par un fort boitement. Jeanne et Thomas le suivaient de près à travers de grandes salles illuminées par de nombreuses torches allumées. Ils n'y rencontrèrent personne, comme si cette immense forteresse était déserte ; seulement habitée par cet homme. Ce décor imposant impressionnait les enfants, les écrasait par son archi-

teature monumentale. L'écho de leurs pas résonnait sur ces pierres parfaitement taillées et ajustées. De rares tentures, signifiant des scènes de chasses ou de combats, en recouvraient par endroit la froideur.

Après un moment qu'ils ne purent mesurer, ils débouchèrent sur une salle encore plus majestueuse que les précédentes. Dans le fond, une cheminée monumentale occupait tout l'espace d'un de ses murs. Dans son ventre, un brasier crépitait avec fureur. Ses longues flammes jetaient sur toute chose des ombres affolées, rendant ce décor irréel. Devant l'âtre, un grand fauteuil de bois surmonté d'une couronne faisait face à un banc avec dossier et coussins. D'un geste large de la main, le vieil homme invita ses hôtes à y prendre place. Avec plus de difficulté, il s'installa dans ce qui ressemblait à un trône semblable à ceux que l'on voit parfois dans les églises. Il allongea sa jambe droite devant lui et soupira.

Osant rompre le silence, Thomas demanda :

- Où sommes-nous, monsieur ?
- Dans ma demeure. Soyez les bienvenus.
- Qui êtes-vous ? reprit le garçon.
- Mon nom est Mehaigné... Le roi Mehaigné...
- Vous êtes roi ? s'exclamèrent les enfants.

Le vieil homme sourit avant de confirmer sa réponse :

- Oui... Un vieux roi, fatigué et triste.
- Pourquoi ? demanda Jeanne.

Mehaigné prit un temps avant de répondre. Ses yeux usés se perdaient dans les flammes de l'âtre. Prenant conscience que les enfants attendaient ses explications, il se retourna vers eux et soupira. Les mots se firent difficulté.